

70. LETTRE

A Eustathe évêque de Sébaste.

Saint Basile ayant reconnu les fourberies d'Eustathe évêque de Sébaste; se sépara de sa communion, se réunit avec Théodote. Deux amis d'Eustathe firent tout ce qu'ils purent pour décrier saint Basile et les moines; il s'en plaignit à Eustathe, et le pria d'arrêter ces désordres qui causaient un grand scandale parmi les fidèles de Césarée. Plusieurs ont crû que cette lettre était adressée à un autre Eustathe évêque d'Immerie.

Je me servirai du ministère du très pieux frère Pierre pour vous parler, et pour vous supplier de me recommander incessamment à Dieu dans vos prières, afin que renonçant à mes mauvaises habitudes, je ne puisse plus déshonorer le nom de Jésus Christ. Quoique je ne vous dise rien de l'état de mes affaires, cela n'empêchera pas que vous ne vous entreteniez ensemble; il vous en fera un détail exact, pour empêcher que vous ne preniez de mauvaises impressions de moi; car de certaines gens que la crainte de Dieu ne retient plus, emploient toutes sortes d'artifices pour décrier ma conduite par leurs calomnies. Quels mauvais tours ne m'a point joué ce Basile, que j'avais si bien reçu à votre recommandation, et que je regardais comme le protecteur de ma vie ? J'ai honte d'en parler, mais vous en serez pleinement instruit par notre frère. Je ne dis point cela par un esprit de vengeance, et je prie Dieu de le lui pardonner; c'est afin que vous continuiez toujours à être de mes amis, car je crains que les calomnies dont ils me noircissent pour se disculper, n'aient refroidi l'amitié que vous aviez pour moi. Demandez-leur s'ils ont jamais osé me soutenir en face les plaintes qu'ils font de ma conduite, s'ils ont exigé de moi, que je me corrigeasse du crime qu'ils me reprochent maintenant, et s'ils ont fait paraître le chagrin qu'ils ont contre moi ? car leur silence découvre malgré eux, malgré l'air content et la joie qu'ils affectent de faire paraître sur leurs visages, avec tous les témoignages d'une fausse amitié, l'aigreur et la haine qu'ils nourrissent dans le cœur contre moi. Vous comprendrez assez, quoique je ne vous en parle point, quel chagrin leur procédé m'a causé, et quelles risées ils ont excité parmi les habitants de cette ville infortunée, qui ont toujours eu en horreur la vie religieuse, qui disent, que c'est un artifice pour éblouir le peuple, et que ces apparences de sagesse et d'humilité servent de pièges pour le surprendre; de sorte que cette profession est devenue suspecte, on la regarde comme un voile de malice. Je laisse à votre prudence à inventer des remèdes contre ces désordres. Les reproches que me fait Sophronius ne tendent point à quelque bonne fin; c'est le signal de la division et du schisme; ils ne serviront qu'à éteindre la charité qui devrait régner parmi nous. N'épargnez rien pour arrêter le cours de ces maux; appliquez plutôt vos soins à réunir ce qui est séparé qu'à entretenir la division.

76. LETTRE

A Eustathe évêque de Sébaste.

Saint Basile pour se justifier des reproches dont on l'accusait écrivit plusieurs lettres à ses amis. Celle-ci est adressée à Eustathe même qui était l'auteur des troubles. Elle est très forte, il rend raison de sa doctrine et de sa conduite. Il prouve qu'on avait tort de lui faire un crime d'une lettre qui ne regardait nullement les dogmes, écrite à Apollinaire; il y avait plus de vingt ans. Il reproche à Eustathe qu'il a été disciple d'Arius et d'Aëtius; il lui reproche aussi son ambition qui était le véritable motif qui l'obligeait de se séparer de la communion de saint Basile.

L'éclésiaste dit qu'il y a un temps pour se taire et un temps pour parler. Puisque je me suis tu assez longtemps, il est juste que je parle, pour faire connaître des choses qu'on ignore. Job souffrit longtemps ses malheurs sans se plaindre; la constance qu'il témoigna dans des afflictions si cruelles fut une preuve de son grand courage. Enfin après de si rudes combats

soutenus si généreusement, sans donner aucune marque de sa douleur qu'il renfermait dans lui même, il rompit le silence, et dit ce que tout le monde sait. Il y a trois ans que je me tais pour imiter le prophète qui disait : *J'ai été comme un homme qui n'entend point, et qui n'a rien à répondre.* (Ps 37,15) Voilà pourquoi j'ai renfermé dans mon cœur toute la douleur que m'ont causé les calomnies qu'on a répandues contre moi. *La calomnie humilie l'homme et opprime le pauvre.* Si ses effets sont si dangereux, si elle renverse les parfaits, car c'est ce que le Sage entend par le terme d'homme; si elle accable le pauvre, c'est à dire, celui qui manque de bonnes instructions, selon cette expression du prophète Jérémie : peut-être sont-ils pauvres, et c'est pour cela qu'ils n'entendent point, je me transporterai chez les grands; le prophète appelle pauvres ceux qui manquent d'intelligence; de sorte que ce proverbe doit s'entendre de ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de maturité, et qui sont plus en danger d'être renversés.

J'ai crû que je devais supporter tranquillement mes malheurs, espérant que mes actions, me feraient assez connaître, et que ceux qui me déchiraient ne le faisaient pas par malice, mais parce qu'ils ignoraient la vérité. Comme je m'aperçois que le temps ne fait qu'envenimer leur haine, et que mes ennemis continuent à semer des bruits contre ma réputation, sans se mettre en peine de remédier aux désordres passés, qu'ils s'obstinent à soutenir ce qu'ils ont dit d'abord, et qu'ils vont de pied ferme à leur but, pour empoisonner ma vie, et pour me décrier par leurs artifices dans l'esprit de mes frères. J'ai crû qu'il était dangereux pour moi de garder un plus long silence, j'ai fait réflexion sur cette maxime d'Isaïe : *Je me suis tu, faut-il que je me taise, et que je souffre toujours ? J'ai été patient comme une femme qui enfante.* (Is 42,11) Plût à Dieu que je sois récompensé de mon silence, et que je mette mon apologie dans toute sa force, afin que je puisse arrêter l'impétuosité des calomnies que débitent contre moi ceux qui m'accusent, et que je puisse dire avec le prophète : *Mon âme a passé le torrent, lorsque tous les hommes se déclaraient contre nous. Ils nous auraient dévorés tous vivants, ils nous auraient entraînés comme font les torrents si le Seigneur n'eût été avec nous.* (Ps 123,1)

Après avoir perdu beaucoup de temps à des choses inutiles, et donné toute ma jeunesse à l'étude des sciences vaines et de la sagesse profane, que Dieu regarde comme une folie; enfin revenant de cette illusion, comme d'un profond sommeil j'ai vu la lumière admirable de l'Évangile, j'ai reconnu la vanité des sciences humaines, j'ai déploré l'inutilité de ma vie passée, et j'ai souhaité de trouver un guide qui pût me façonner aux dogmes de la piété. Mon premier soin a été de réformer mes mœurs qui s'étaient gâtées par le long commerce que j'avais eu avec des gens de mauvaise vie. Ayant lu l'Évangile, je remarquât qu'un bon moyen pour arriver bientôt à la perfection était de vendre ses biens et d'en faire part aux pauvres, sans s'inquiéter des choses de la vie présente, et s'affranchissant tout d'un coup de mille soins et de mille affections qui troublent la tranquillité de l'âme. Je souhaitais aussi de trouver quelqu'un de mes frères qui eût du goût pour ce genre de vie, et qui m'aidât à franchir ce profond abîme. J'en rencontrai beaucoup de ce caractère à Alexandrie, dans l'Égypte, dans la Palestine, dans la Syrie, dans la Mésopotamie; j'admirai leur tempérance et le courage avec lequel ils supportaient les plus grands travaux; la ferveur et la confiance de leurs prières me causa de l'étonnement, lorsque je fis réflexion qu'ils ne se lassaient point dompter par le sommeil, ni distraire par les besoins de la nature, souffrant avec un courage invincible la faim, la soif, la nudité, sans se soucier de leurs corps, et ne permettant pas que les autres en prissent quelque soin; ils faisaient voir par le mépris qu'ils avaient pour leur propre chair qu'ils se regardaient comme des étrangers sur la terre, et qu'ils ne respiraient que le ciel.

J'admirais tout cela, et je croyais que la vie de ces grands hommes était heureuse, parce qu'ils prouvaient par leurs actions qu'ils portaient en leurs corps la mortification de Jésus Christ. Je désirais de les imiter autant qu'il m'était possible, et quand je voyais quelqu'un de mon pays qui suivait leur institut, je me persuadais qu'ils me pourraient être d'un grand secours pour mon salut, et que l'extérieur que l'on voit était un signe des sentiments intérieurs : comme il est bien difficile de connaître ce qui est caché en nous, je croyais que c'était assez de porter un habit modeste, un manteau rude et grossier, des souliers d'un cuir mal arrêté pour faire connaître mon humilité. Quoique plusieurs choses me rebutassent dans leurs manières, je ne me laissais point cependant aller à mon dégoût, voyant qu'ils préféraient une vie pénible et souffrante à une vie molle et délicate. Ce genre de vie si admirable et si nouveau, m'inspirait une espèce de jalousie, et je n'ajoutais point de foi à ce qu'on leur reprochait touchant leurs dogmes, quoique plusieurs

assurassent qu'ils avaient de fausses opinions de la Divinité, qu'ils étaient attachés à l'auteur de l'hérésie qui règne maintenant, et qu'ils semaient sourdement ses erreurs; comme je n'en pus rien apprendre par eux-mêmes, je regardais comme des calomniateurs ceux qui leur faisaient ces reproches.

Depuis que je fus appelé au gouvernement de l'Église, on me donna des gardes et des espions, sous prétexte de me donner des gens pour m'aider par charité, mais je n'en parlerai point, de peur de me faire tort à moi-même, en disant des choses qui paraîtraient incroyables, ou de peur d'inspirer des sentiments d'inhumanité à ceux qui ajouteraient foi à mes paroles, ce qui me serait arrivé, si la miséricorde de Dieu ne m'eût préservé. Il y avait de peu gens dont je ne crusse qu'il fallait se défier, parce que j'avais l'esprit prévenu des mauvais tours qu'on m'avait joués, il me semblait cependant que j'avais des prétextes d'entretenir des liaisons avec eux; nous parlâmes de dogmes une fois ou deux, et je ne crus point être obligé de fuir des gens qui étaient dans les mêmes sentiments que moi. Je remarquai que nous tenions le même langage sur la foi, et je n'ai jamais varié sur cet article.

Quoique j'aie bien des choses à me reprocher; je puis toutefois me vanter par la grâce de Dieu, de n'avoir jamais adhéré à de fausses opinions contre la bonne doctrine, et de n'avoir jamais été obligé de changer de sentiments. J'ai toujours conservé ceux que ma bienheureuse mère et mon aïeule Macrine m'ont inspirés dès ma plus tendre enfance; je n'ai point varié depuis que j'ai l'usage de la raison, j'ai perfectionné les bons principes qu'elles m'avaient donné. Quoique les semences croissent peu-à-peu, elles ne changent pas pour cela d'espèce, mais elles se perfectionnent en croissant; ainsi les sentiments que j'ai eus d'abord ne sont point différents de ceux que j'ai eus dans la suite.

Que chacun rentre donc en soi-même, et qu'il se souvienne qu'il faudra paraître devant le tribunal de Jésus Christ; que ceux qui répandent de mauvais bruits de ma doctrine, qui la décrivent par des lettres diffamantes, et qui me mettent dans la nécessité de me défendre; disent s'ils m'ont jamais entendu parler autrement que je fais maintenant. On m'accuse d'avoir blasphémé contre Dieu, mais on ne peut me convaincre par aucun écrit que j'aie publié, ni par les discours que j'aie fait jusques ici dans les Églises de Dieu; on ne cite aucun témoin qui ose assurer de m'avoir entendu avancer quelque impiété en particulier. Par quel endroit peut-on donc me condamner, puisque je n'ai rien écrit contre la piété, que je n'ai point débité de mauvais dogmes en prêchant, que je n'ai point perverti par mes discours familiers ceux qui me pratiquent ?

Quelle fable, et quelle invention ils disent que j'ai écrit en Syrie des choses qui blessent la piété, et qu'il y a plus de vingt ans que j'ai un commerce de lettres avec un certain homme; ils concluent de là que je suis lié de société avec lui, et que tous les crimes qu'il a commis retombent sur moi. Vous qui me faites ce reproche, par un pur zèle de la vérité, à ce que vous dites, qui savez que le mensonge est une invention diabolique, comment pouvez-vous savoir que cette lettre, dont vous faites tant de bruit, est de moi ? Vous ne m'avez point fondé sur cela, vous ne m'avez point prié d'éclaircir ce mystère, ni de vous découvrir cette vérité. Si ces lettres m'appartiennent, par où peut-on prouver ce si volume qui est entre vos mains, est du même temps ? Qui vous a dit qu'il est écrit depuis vingt-années; quelle preuve avez-vous que l'auteur de ce volume est le même à qui j'ai écrit ? Mais quand toutes ces circonstances seraient véritables, quand la date de mes lettres serait conforme à celle de ce livre, d'où concluez-vous que je l'approuve, et que mes sentiments soient conformes à la doctrine qu'il renferme.

Interrogez-vous vous-même; combien de fois m'avez-vous visité en particulier sur les bords du fleuve Iris, lorsque le très vertueux frère Grégoire était avec moi, et que nous avions tous deux les mêmes desseins, pour le genre de vie que nous devons embrasser : m'avez-vous jamais entendu dire quelque chose qui approchât le moins du monde de ce que vous me reprochez ? Combien de jours avons-nous passés ensemble chez ma mère dans le bourg qui est de l'autre côté du rivage, où nous nous entretenions comme des amis ont coutume de faire, ne nous lassant point dans ce commerce qui durait la nuit et le jour ? M'est-il échappé quelque chose durant tous ces entretiens qui ait du rapport avec l'hérésie ? Allant ensemble visiter le bienheureux Sylvain ne parlions nous pas de ces choses durant tout le chemin lorsque vous m'avez appelé, étant sur le point de partir pour Lampsaque avec plusieurs évêques, les discours que nous avons tenus chez Eusinoé ne regardaient-ils pas la foi ? Vos secrétaires n'étaient-ils pas présents à toutes les disputes que j'ai soutenues contre l'hérésie ? Vos chers disciples ne m'y accompagnaient-ils

pas ? N'ai-je pas donné des preuves évidentes de mes plus secrets sentiments, lorsque visitant les communautés de nos frères, et passant les nuits en prières avec eux, j'ai discoursu sans disputer de ces matières qui appartiennent à la religion ? Est il possible qu'un léger soupçon l'emporte sur une expérience de tant d'années ?

Qu'est-il besoin que je cherche un autre témoin de mes sentiments que vous-même ? Vous savez ce que j'ai dit de la foi à Calcédoine et à Héraclée, et ce que j'avais déjà dit auparavant dans le faubourg de Césarée; n'ai-je pas toujours été bien d'accord avec moi-même ? Ai-je dit des choses qui se détruisent et qui se contrarient ? Si ce n'est peut-être que comme il m'est venu de nouvelles lumières, j'ai mis dans un plus beau jour ce que j'avais avancé, sans rien changer à l'essentiel, mais en suppléant ce qui manquait au défaut de mes lumières. Pourquoi ne vous apercevez vous pas que le père n'est nullement responsable des fautes de son fils, et que les péchés du père ne sont point sur le compte du fils, chacun répondra pour soi, et mourra dans son propre péché. Mais celui que vous accusez n'est ni mon père, ni mon fils, ni mon maître, ni mon disciple. Que si on impute aux enfants les péchés des pères, à combien plus forte raison doit-on imputer aux disciples d'Arius les crimes de leur maître, et au père de l'hérétique Actius les désordres du fils qu'il l'a engendré ou si c'est une injustice de punir les uns pour les fautes des autres, c'en serait une bien plus grande de vouloir me rendre responsable des erreurs de gens qui ne me touchent point, et avec qui je n'ai rien à démêler, quoiqu'ils aient dit et écrit des choses qui méritent d'être condamnées. Il faut me le pardonner, si je ne crois pas facilement tout ce qu'on dit à leur désavantage, puisque je connais par l'expérience de ceux qui m'accusent, le penchant qu'on a à la médisance et à la calomnie.

Quand il serait vrai que ceux qui me calomnient de la sorte ne le fissent, que parce qu'ils font dans l'erreur, et qu'ils sont très persuadés que mes sentiments s'accordent aux paroles de Sabellius qu'ils produisent partout; ils ne seraient pourtant pas excusables de m'avoir noirci par des calomnies si atroces, sans des preuves très évidentes, et d'avoir blessé par des médisances si horribles la conscience de ceux qui ne les ont jamais pratiqués, et même de leurs meilleurs amis. Ce raisonnement suffit pour montrer que ces faux soupçons qu'ils nourrissent ne leur sont point inspirés par le saint Esprit. Celui qui veut rompre l'amitié qui le lie avec son frère, doit apporter bien des soins, et répandre beaucoup de larmes, pour demander à Dieu la grâce de connaître la vérité. Car si ceux qui gouvernent le monde lorsqu'ils sont sur le point de condamner un criminel à la mort, appellent les plus habiles à leur secours pour les aider dans cette affaire, s'ils emploient tant de temps à examiner la rigueur de la loi, s'ils ont tant d'égard pour les liens de la société civile, s'ils déplorent la nécessité où ils se trouvent de juger, s'ils apportent tant de précautions pour donner à entendre qu'ils ne le font point par passion, ni par caprice, et que c'est pour obéir à la loi qu'ils condamnent le coupable : quelle diligence, et combien de délibérations doit employer celui qui veut briser les liens d'une amitié fraternelle confirmée par un long usage ?

Cependant sur le témoignage d'une simple lettre fort douteuse, car vous ne pouvez dire, que la souscription vous la fait évidemment connaître puisque vous n'avez qu'une copie, et que vous n'en avez jamais vu l'original, sur un témoignage si incertain et si usé, vous voulez rompre notre amitié. Il y a plus de vingt ans que je n'ai écrit à cet homme; on ne produit aucun témoin, ceux même qui m'accusent maintenant ne peuvent dire ce que j'ai fait, et comment j'ai vécu durant tout cet intervalle. Mais ce n'est nullement cette lettre qui est la cause de notre divorce; il y a d'autres raisons que j'ai honte d'alléguer, et que j'aurais ensevelies dans un éternel silence, si je ne me voyais forcé pour l'intérêt du public de découvrir leurs intentions. Ces hommes admirables font persuadés que le commerce qu'ils auraient avec moi ferait un obstacle invincible qui les empêcherait de parvenir aux dignités; et parce qu'ils sont alarmés d'une certaine formule de foi que je leur ai produite. Ce n'est point que je doutasse de leurs sentiments, je l'avoue; mais je voulais détruire de faux soupçons qu'on avait de la doctrine de quelques-uns de nos frères qui sont de notre communion. Cette formule, dis-je, les inquiète, et leur fait craindre que ceux qui gouvernent ne refusent de les reconnaître pour remédier à cet inconvénient. Ils se séparent de ma communion, et font servir ces lettres de prétexte à leur séparation. La conduite qu'ils ont tenue est une preuve incontestable de ce que je dis, car étant sur le point de me retrancher de leur communion, et de publier toutes les accusations qu'ils ont inventées contre moi, ils ont envoyé ces lettres à tout le monde avant que de m'en faire part. Leur lettre fut vue sept jours avant qu'elle me tombât entre les mains, et ceux qui la reçurent devaient encore l'envoyer à d'autres; car ils

avoient si bien pris leurs mesures, qu'elle devait passer de main en main, afin qu'elle parcourut tout le pays dans un moment. Toutes ces choses me furent alors racontées par des gens qui connaissaient tous leurs desseins; mais j'ai résolu de me taire, et d'attendre que celui qui révélera les secrets des cœurs, fasse connaître leurs intentions par des indices, certains et infaillibles.

327. LETTRE

A Eustathe évêque de Sebaste.

Saint Basile témoigne bien par cette lettre le courage intrépide qu'il faisait paraître, en s'opposant aux ariens, pour défendre la foi orthodoxe: la faveur, le crédit, l'autorité des grands de la cour, rien ne l'étonnait, quai qu'il se vit tous les jours exposé à de nouveaux combats.

Je savais avant que vos lettres m'eussent été rendues combien vous vous donnez de peines pour tout le monde, et pour moi en particulier, depuis que je suis dans les embarras où je me trouve. Ayant reçu les lettres que le vénérable Eleusinius m'a apportées, ravi du bonheur de le voir, j'ai remercié Dieu, de ce qu'il m'envoyait par sa grâce un si bon second, pour m'assister dans les combats que je livre tous les jours en défendant la piété. J'ai eu affaire, et j'ai tenu tête aux plus grands de l'empire; le préfet du prétoire, et le maître de chambre se sont déclarés ouvertement contre moi, pour satisfaire leur autorité particulière. J'ai soutenu par la grâce de Dieu toutes leurs attaques, sans m'épouvanter; parce que l'esprit du Seigneur coopérait avec moi, et fortifiait ma faiblesse.

328. LETTRE

A Eustathe évêque de Sebaste.

Les magistrats intéressés regardent leurs emplois comme des moyens de se venger, et de s'enrichir. Un bon magistrat ne redoute point les grands, et ne rebute pas le peuple. Il faut se consoler, quand les hommes ne nous rendent pas justice, puisque Dieu ne manque jamais de récompenser notre vertu.

Je m'étais bien douté que le besoin des affaires publiques vous chagrinerait, comme vous me le mandez. C'est un ancien proverbe, que les gens de bien n'entrent point avec plaisir dans les magistratures. J'ai remarqué qu'il y a beaucoup de rapport entre les magistrats, et les médecins; ils contemplent les maux, il faut qu'ils s'accoutument aux choses désagréables; les calamités publiques leur causent des peines personnelles. A la vérité les magistrats qui aiment l'argent et la gloire regardent la magistrature comme le souverain bien, par ce qu'elle les met en état d'obliger leurs amis de se venger de leurs ennemis, et de contenter toutes leurs passions. Mais ce n'est point là votre caractère; vous avez renoncé de votre plein gré à une grande charge; quoiqu'il fut en votre pouvoir de commander dans toute la ville, avec la même autorité que dans votre maison, vous avez fait choix d'une vie tranquille, exempte d'affaires et d'embarras, pour ne

point causer de chagrin à personne; et pour n'en point recevoir des autres, vous avez cru vous rendre plus recommandable par là, que les autres par leurs manières fières, et rebutantes. Puisque Dieu n'a pas permis que le pays des Iborites devint la proie des Monopoleurs; puisque chacun a été traité selon la justice, et non pas comme des esclaves dont on prend le compte au marché; chargez-vous je vous prie d'un emploi assez rude, et assez dégoûtant à la vérité, mais qui vous aidera à mériter l'approbation de Dieu. Ne redoutez point les grands, ne rebutez pas les pauvres; comportez-vous avec tant d'équité, que vous teniez toujours la balance dans un équilibre parfait. Cette droiture fera connaître à ceux qui vous ont mis dans l'emploi combien vous aimez la justice, les autres vous admireront; ou si votre vertu échappe à la connaissance des hommes, elle ne pourra du moins se dérober aux yeux de Dieu, qui nous promet de grandes récompenses pour le prix de nos bonnes œuvres.